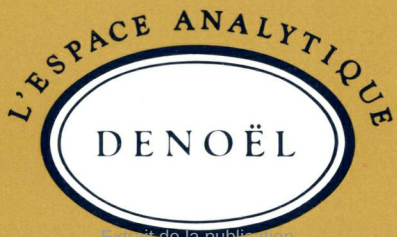
Maud Mannoni

De la passion de l'Être à la "Folie" de savoir

Freud, les Anglo-Saxons et Lacan

Postface de Alain Vanier et Patrick Guyomard



Extrait de la publication

Extrait de la publication

DE LA PASSION DE L'ÊTRE
A LA « FOLIE » DE SAVOIR

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions du Seuil

L'enfant arriéré et sa mère, 1964, *Coll. Points,* 1981.
L'enfant, sa « maladie » et les autres, 1967, *Coll. Points,* 1974.
Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse, 1970.
Coll. Points, 1979.
Éducation impossible, 1973.
Un lieu pour vivre, 1976, *Coll. Points,* 1984.
La théorie comme fiction, 1979.
D'un impossible à l'autre, 1982.
Le symptôme et le savoir, 1983.

Aux éditions Denoël

Le premier rendez-vous avec le psychanalyste,
Préface de F. Dolto, Denoël-Gonthier, 1965.
Un savoir qui ne se sait pas, *Postface de Patrick Guyomard,* 1985.
Bonneuil, seize ans après, 1986.

Chez d'autres éditeurs

Psicosis infantil (Maud Mannoni y otros).
Galerna, Nueva Vision, Buenos Aires, 1971.
Maud y Octave Mannoni, El estallido de las instituciones
Cuadernos Sigmund Freud 2/3, Buenos Aires, 1973.
Maud Mannoni et Guy Seligmann, Secrète Enfance, Épi, 1979.

Maud Mannoni

De la passion de l'Être à la "Folie" de savoir

Freud, les Anglo-Saxons et Lacan

Postface
de Alain Vanier
et Patrick Guyomard

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni

DENOËL

© by Éditions Denoël, 1988
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2.207.23450.9

Extrait de la publication

A la communauté des analystes qui a soutenu notre questionnement.

1983-1987

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

De l'expérience analytique à la formation de l'analyste

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Une seule et même question insiste tout au long de ce livre * : qu'est-ce qui, au cours du trajet d'un analysand, *fait de lui* un analyste?

Par quoi – quel drame personnel – ou par qui – qu'il s'agisse de son analyse, d'un patient ou d'une rencontre amoureuse – a-t-il été remanié? Et si la levée du refoulement permet au sujet d'avoir accès à une certaine vérité de son histoire, il reste que le refoulement risque pourtant de venir ensuite couvrir à nouveau tout ce qui fait irruption dans le domaine des tabous intellectuels et qui réveille par là les mécanismes de défense qui sont les gardiens de tous les obscurantismes. En préconisant pour les analystes de faire une tranche d'analyse tous les cinq ans, Freud cherchait à éviter que ceux-ci ne s'installent à jamais dans le fauteuil, en étant plus soucieux de notabilité que de vérité. En effet, au cours de l'analyse, il arrive que l'analyste se défende par rapport au retour du refoulé au point que l'analysand en vienne à se heurter, dans son propre cheminement, à ce dont l'analyste, sur certains points, ne veut rien savoir. Or la possibilité, pour l'analysand, de dire vrai est suspendue au désir de l'analyste, lequel est pris à son tour dans une histoire collective inséparable du champ de l'inconscient. D'où les questions du groupe, de la science, du nom, soit ce que Lacan a espéré interroger par le biais

* Une partie de celui-ci a fait l'objet de débats lors de Journées d'études organisées par le Centre de Formation et de Recherches Psychanalytiques.

Extrait de la publication

de structures institutionnelles et de repères de travail mis en place aux fins de maintenir l'analyste sur la brèche et de le soustraire, dans sa pratique, à toute systématisation de sa démarche. Il l'a ainsi invité à se laisser conduire dans la cure par un ordre inconscient qui est déterminé par l'effet réciproque des inconscients : le sien et celui du patient, voire le sien et celui d'un autre analyste intervenant au cours d'un certain type de travail collégial.

Maintenir chez l'analyste une ouverture à l'inconscient, cela n'est possible que si, au fil des ans, l'analyste a su garder le contact avec l'enfant et la folie qui sont en lui. C'est ce point qui a amené Reik * à parler de la valeur thérapeutique pour l'analyste de l'analyse d'autrui. Dans toute compréhension de l'autre, c'est en effet aussi une trace de soi-même que l'on retrouve. C'est bien pourquoi il a semblé nécessaire à Lacan ** de ménager dans les structures institutionnelles qui accueillent des analystes un lieu où possibilité est donnée à ceux-ci de parler entre eux de l'analyse, à savoir de la part d'impossible (et d'insoutenable) présente dans toute analyse, un lieu où l'on puisse aussi interroger les aléas de la formation (supervision, etc.). Il y a toujours, chez l'analyste, quelque réticence à aborder, dans la conduite d'une cure, les questions qui mettent son propre narcissisme en péril; par contre-coup, cela aboutit à des analyses interminables où la situation se détériore, faute, pour le patient, de pouvoir aborder en analyse la question de la séparation, celle de la perte d'un objet transférentiel. De plus, la gratification qu'un analyste trouve parfois dans ses analyses peut l'amener à éviter les contacts avec les collègues et les groupes analytiques, à moins qu'il ne trouve à mettre en place, dans le groupe, le même type de rapport de domination (avec ce que cela comporte de sadomasochisme) que celui qu'il établit par ailleurs avec ses patients. C'est à déplacer la question que s'est employé Lacan. A la rivalité des analystes entre eux, il a substitué le projet d'une démarche singulière soutenue par la passion d'une recherche (« passion de l'être », « voie où l'être se forme » ***).

* Cf. Theodor Reik, *Le Psychologue surpris*. Denoël, 1976.

** Position que nous avons reprise à notre compte dans les structures mises en place au C.F.R.P.

*** Cf. J. Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966, pp. 358-359.

Soulignant l'antagonisme entre l'enseignement et le savoir *, il lui est même arrivé de dire que *son discours ne tiendrait pas si le savoir exigeait le truchement de l'enseignement.* C'est dire que le seul enseignement valable est celui où l'analyste se met en position d'analysand. D'où l'importance d'un lieu où l'analyste puisse, d'une place d'analysand, produire du non-maîtrisable et où le symptôme puisse être questionné. Car le savoir naît d'une vérité dérangeante qui surgit là où on ne l'attend pas.

Expérience analytique

Dans toute relation analytique subsiste une vérité qui ne peut être dite en tant que parole. C'est alors le mythe, au sein de l'expérience analytique, qui ouvre la voie à une possibilité de concrétisation d'une parole intersubjective fondamentale **. Dans la relation transférentielle (et cela vaut pour l'Institution), le sujet est en quête d'un maître qui l'initie à la sagesse, voire lui ouvre l'accès à la dimension des relations humaines. Ce maître moral, à l'instar du père, se trouve cependant, à un moment ou à un autre du trajet de l'analysand, situé dans sa discordance, et cela par rapport à l'écart perçu entre le réel et la fonction symbolique qu'il assume. La relation au semblable se fonde ainsi de l'expérience de la mort dans la mesure où c'est l'image idéalisée que le sujet repère en lui qu'il choisit à un moment de tuer. Cette dimension existentielle (de mort imaginaire et imaginée) est présente dans toute relation narcissique. Elle n'est donc absente ni de la relation des analystes entre eux ni des conflits d'ordre narcissique de l'analysand lorsqu'ils interfèrent avec ceux de l'analyste ***.

Il arrive en effet que l'analysand (ce fut le cas de H. Guntrip ****) ne puisse faire confiance à son analyste, si prestigieux

* Cf. J. Lacan, *Allocution prononcée pour la clôture du congrès de l'École Freudienne de Paris in Scilicet* 2/3, Seuil, pp. 396-397.

** Cf. J. Lacan, *Le Mythe individuel du névrosé,* C.D.U., 1953.

*** Cf. Janet Schumacher Finell, « Narcissistic Problems in Analysts », *Int. J. Psa.,* 1985, 66, pp. 431-447.

**** Harry Guntrip, « Mon expérience de l'analyse avec Fairbairn et Winnicott », in *Nouvelle Revue de psychanalyse,* n° 15, Gallimard, 1977. Cf. aussi p. 108 de ce livre.

Extrait de la publication

soit-il. La crainte d'aliéner son indépendance peut alors amener un patient vulnérable au plan narcissique à ne vouloir compter que sur lui-même, tout en donnant le change à son analyste. Le déni de séparation qui est là à l'œuvre masque, en ce cas, derrière le transfert positif une relation symbiotique hostile *. L'analyste peut se sentir gratifié par un tel analysand qui comble son narcissisme de « soignant ». Ce n'est alors que dans un après-coup qu'il peut se situer dans le jeu de dupes mis en place et entendre ce qui se noue comme obstacle au cœur même du transfert positif. Ce type de difficultés se rencontre d'ailleurs plus particulièrement dans les analyses dites de formation, où les visées de carrière du candidat dans l'Institution interfèrent fâcheusement avec ce qui est à vivre dans une analyse. Les conflits transférentiels peuvent ainsi se nouer dans l'interaction des défenses narcissiques de l'analyste et de son patient. Un analyste peut se sentir gratifié par son analysand alors que ce dernier renonce à toute création personnelle pour se garder (dans l'institution et dans le transfert) une place privilégiée auprès de l'analyste qui, en retour, a besoin de son patient, c'est-à-dire besoin d'être maintenu par lui à un certain niveau d'idéalisation, et cela sans du tout se rendre compte de quel prix l'autre lui paye cette fidélité.

Effets pervers de l'analyse

Ce sont ces effets pervers de l'analyse chez l'analyste en formation qui ont amené Lacan à poser une question (qu'il n'a pu résoudre) : *comment trouver dans les structures institutionnelles un lieu où l'analysand puisse non seulement faire le deuil de son analyste, mais aussi mettre en commun l'expérience de l'inconscient avec des analystes, devenus ses pairs?*

Lacan a toujours été conscient du type d'improductivité et de stérilité surgissant chez un type de patients dont les difficultés interfèrent avec celles de leur analyste, lorsque ce dernier se laisse prendre dans les projections de l'analysand. Lui-même n'a d'ail-

* Cf. Janet Schumacher Finell, *op. cit.*

leurs pas pu éviter ce type d'écueil avec certains de ses analysands, dont il attendait beaucoup.

Freud comprit très tôt, dès 1899 *, l'intérêt d'introduire un tiers comme support de toute interrogation du sujet. Quand un sujet commence à parler en analyse, il parle d'abord avec (ou d') un lieu autre **, lieu susceptible de lui restituer une question concernant son être, laquelle est posée là depuis toujours (sous la forme de la figure du destin). Ce lieu Autre de l'inconscient ne peut pour autant être identifié à l'analyste. C'est ce que Freud a compris dans *Pour introduire le narcissisme* (1914). A partir de là, comme le note judicieusement Granoff, *il se fait moins insistant comme remplaçant* à cette place désignée de l'Autre (qu'il s'agisse de l'autre féminin ou de l'analogie faite entre la fonction occupée par l'analyste et celle du père).

Ce qui insiste à partir de cette deuxième découverte freudienne, c'est ce qui concerne l'expérience imaginaire du rapport de l'être humain à son semblable, l'expérience constitutive pour le sujet *** du rapport à l'étranger en lui, soit à ce qui s'appelle le *moi* et qui se pose d'abord comme un autre plus parfait que lui, ce qui renvoie le sujet à une dimension de sa propre insuffisance originelle ****. Freud a pu dès lors découvrir que l'analyse n'est possible que si l'analyste arrive à dépasser dans la cure le *couple*

* Cf. S. Freud, *Correspondance, lettre du 15 nov. 1899 à Heinrich Gomperz*, Gallimard, pp. 254-255. Cité et développé par W. Granoff in *Filiations*, éd. Minuit, 1975, pp. 129, 216, 217. « Si vous voulez appliquer aussi à votre vie intérieure l'inexorable amour de la vérité des philosophes, je serai très heureux de jouer auprès de vous le rôle de l'*autre* au cours du travail. »

** Défini comme Autre par Lacan, mais situé déjà comme tel par Freud dans une lettre à Jung (2 sept. 1907), où il l'appelle « l'Autre, le Second » : « Il vaut mieux pour la psychanalyse qu'une partie tout au moins, de la résistance qui se ferait contre moi, vous soit épargnée à vous, l'Autre, le Second. » Correspondance Sigmund Freud-C.G. Jung, Gallimard, p. 185.

*** Cf. J. Lacan, *Le Mythe individuel du névrosé, op. cit.*

**** Dans la relation transférentielle, il arrive que la figure du père se dédouble et qu'au père mort se substituent (dans la réalité ou au plan imaginaire) des relations plus fraternelles avec une autre image paternelle. La lutte de pur prestige, demeurée énigmatique dans la théorie hégélienne, s'éclaire, chez Freud (et Lacan), avec l'accent mis sur le poids de la mort imaginaire que l'on retrouve au fondement de tout drame œdipien (et, par extension, au fondement de toute formation du névrosé). C'est cette attitude existentielle que l'on rencontre à un moment dans toute relation transférentielle au cours d'une analyse.

Extrait de la publication

du moi et de l'autre *. C'est là en effet ce qui permet de saisir ce qu'il en est du sujet dans la structure du symptôme **.

Les voies d'une formation

Chaque avancée théorique n'a jamais été pour Freud acquise une fois pour toutes. Aussi a-t-il insisté sur le fait que la science analytique est à remettre en question avec chaque patient. Il a par là même considéré que les *voies d'une formation* sont celles de *l'inconscient* de l'analyste aux prises avec l'inconscient de l'analysand (qui lui montre, en quelque sorte, la voie à suivre). C'est que le mythe du névrosé contient en effet, en lui-même, une *solution* offerte aux énigmes que se pose le sujet. Et il n'est certes pas indifférent que Reik ait repris cette idée à un moment de l'histoire de la psychanalyse où le style d'enseignement dispensé risquait de faire penser au jeune néophyte que l'analyste « possédait » la réponse à toute question. Reik a tempéré cette suffisance en indiquant : *Chacun porte en lui un enfant qu'il doit mettre au monde. Le psychanalyste ne peut aider qu'à l'accouchement* ***. C'est en effet la notion de *formation de l'inconscient* qui permet de désigner la dimension de *quête de l'être,* voire de *passion de l'être,* qui seule peut donner sens à une véritable formation analytique. C'est cette même dimension qui, à un autre moment de crise de l'enseignement psychanalytique, a été reprise par Lacan lorsqu'il s'est élevé contre les *robots d'analystes,* sans pourtant que cela l'ait mis à l'abri d'en produire lui aussi. Mais il nous est peut-être possible aujourd'hui d'éclairer ce qu'il en est du *symptôme analyste,* en écoutant ce qui, dans la parole bâillonnée du « parfait patient », nous est renvoyé comme question actuelle.

* Cf. J. Lacan, *Les Formations de l'inconscient,* Séminaire 1957-1958, compte rendu de J.-B. Pontalis.

** Cf. J. Lacan, *Écrits, op. cit.,* p. 534.

*** Cf. Theodor Reik, *Écouter avec la troisième oreille,* Denoël, 1976, p. 28 (paru en anglais en 1948).

Extrait de la publication

Le patient parfait

Selon Rosemary H. Balsam *, un symptôme se développe en effet dans les cercles psychanalytiques sophistiqués d'aujourd'hui : celui du *patient parfait.* Celui-ci est à ce point concerné par ce que son analyste pense et agit que c'est à travers la grille conceptuelle de ce dernier qu'il apporte, dans le mouvement même où se pose la question de son mal de vivre, la réponse aux malheurs qui le submergent. C'est le « savoir » supposé de l'analyste qu'il s'approprie alors, au point de se conduire dans la cure à la fois comme le patient qui souffre et comme le maître interprétant. Ce type de patient moderne n'ignore rien des mots d'esprit, des lapsus et jeux de mots. Il met en place un jeu intellectuel au cours duquel l'analyste se trouve comme aspiré dans le moi grandiose du patient. Par analyste interposé, l'analysand cherche ainsi à « contenir » l'angoisse d'effondrement narcissique qui le menace; il se protège contre la peur d'un épisode de dépersonnalisation qui risquerait de surgir si lui revenait en mémoire le souvenir d'expériences précoces, hautement traumatisantes. R.H. Balsam évoque ainsi le cas d'une patiente qui s'adressait à elle dans une langue à deux voix **, l'une étant mélodieuse, l'autre cassante et chargée de haine à l'égard d'elle-même. Survint un accident, une brèche dans le cadre analytique, qui fit basculer la patiente dans une crise de dépersonnalisation proche de l'angoisse impensable. Un jour, l'analyste la fit en effet entrer dans son bureau sans faire référence au bruit assourdissant émanant de travaux de réfection de la chaussée. L'analyste, gênée par ce bruit, ne le manifesta pas et se conduisit en « analyste parfaite », maître de ses nerfs. C'est cependant cet agacement nié par son analyste que la patiente (Agathe) perçut. Elle se trouva soudain privée de tous repères. Le

* Cf. Rosemary H. Balsam, « a Special Transference : the Perfect Patient », in *Psychoanalytic Study of the Child,* vol. 39, 1984.

** La voix mélodieuse était celle d'une mère désignée comme « parfaite », correspondant à la structure du *false self* décrite par Winnicott. La voix cassante, l'analyste la désigne comme la voix émanant du moi « répudié » de la patiente, parente d'un univers démoniaque et féroce.

Extrait de la publication

déni de l'analyste la renvoya au déni concernant sa propre haine et elle n'eut plus de mots à sa disposition pour dire sa détresse et son désespoir. L'attitude « contrôlée » de son analyste la livra à une instance surmoïque impitoyable. C'est en tant que fantôme qu'elle se mit à déambuler brusquement dans la pièce, en s'injuriant pour sa mauvaise conduite : *Ne sois pas sotte Agathe, ne fais pas ça* (jeter les cendres par la fenêtre).

Vous aimeriez, reprit l'analyste, *casser la fenêtre?* Et d'ajouter : *Vous avez l'air toute bouleversée.*

Cet incident inattendu révéla ainsi le danger d'une situation fusionnelle : du fait même que l'analyste avait masqué son propre énervement, l'analysante se sentit dès lors menacée, craignant à la fois que la fragilité (le déni) et la violence de l'analyste (assimilée au bruit de la rue) ne lui permettent plus de trouver en analyse de contenant à ses propres forces destructrices. Aussi la patiente ne put-elle parler de son bouleversement que beaucoup plus tard, à une époque où il lui fut possible d'assumer dans le transfert une situation *non fusionnelle.* Se déprendre en analyse d'identifications idéales n'est en effet possible que si la destruction, la « désintégration » narcissique, ne surgit pas comme menace chez le patient.

Dans le discours tenu par un sujet, quelque chose dépasse son vouloir. Le paradoxe, l'imprévu, l'accident, produisent des signifiants qui se télescopent et engendrent des effets de sens. C'est là qu'est en jeu une vérité à un niveau différent de celui du moi du sujet. Car, répétons-le, il y a quelque chose qui fonctionne dans l'inconscient au-delà du couple du *moi et de l'autre* * : c'est à une entité structurale que l'analyse a affaire. Ce qui compte dans une analyse, ce sont donc les moments où le sujet se trouve surpris par l'émergence d'une parole : non seulement parce que celle-ci vient comme si elle ne lui appartenait pas, mais parce qu'une vérité ne peut surgir qu'au prix, pour l'analysand, de s'apercevoir que le contenu de son discours lui est comme totalement étranger. Pour faire sienne la parole, le sujet devra, à un moment électif de son parcours analytique, pouvoir la prendre à quelqu'un. Une autre parole susceptible d'advenir va ainsi le libérer du monde

* Cf. J. Lacan, Séminaire du 20 novembre 1957 *(inédit).*

dans lequel il s'était jusque-là enfermé, comme c'était le cas de cette patiente de R. H. Balsam. Mais cela n'est possible qu'à travers l'épreuve de la *séparation,* en ouvrant l'accès, à travers la négation et la haine, à la dimension de *l'absence* (à un espace où se retrouvent des « reliques de jouissance * »).

Érotisation du transfert

Bien proche et pourtant tout autre est l'histoire de la « patiente parfaite » rapportée par Jorge de Gregorio **, au cours d'un récent colloque. L'analyste, dans ce cas, ne s'est pas aperçu du jeu de leurre et d'érotisation du transfert dans lequel sa patiente l'entraînait. L'analysante, elle-même thérapeute, entamait une cinquième tranche d'analyse, à l'âge de cinquante-deux ans. C'est dans les vêtements d'une linguiste célèbre qu'elle se présenta à Gregorio, ébloui. Ensuite, elle déploya toute une fantasmagorie kleinienne correspondant à merveille à la grille théorique de son analyste. Mais cet imaginaire se trouva objectivé et aplati, confondu avec la réalité. L'analyste tenta de persuader la patiente que l'amour qu'elle lui portait contenait tout ce qu'elle n'avait pu déclarer à son père disparu (mort quand la patiente était encore enfant). *J'ai perdu quinze ans de ma vie, quel malheur de ne pas vous avoir rencontré plus tôt,* telle fut alors la plainte de la patiente.

L'analyste, fasciné par la richesse d'un matériel qui le comblait, poursuivit avec sa patiente un véritable duo d'amour, tout en se trouvant débordé par une situation qui le submergeait. L'écart entre l'exigence du besoin et l'articulation de la demande de la patiente n'ayant pas été respecté, celle-ci n'avait d'autre objet d'amour à se mettre sous la dent que son analyste. Suspendue à sa réponse, elle ne *put* laisser de place à une *perte* susceptible d'être dialectisée dans le transfert. Chaque partenaire devint ainsi l'instrument du désir de l'autre. Il manquait une place vide où poser le signifiant du désir tel qu'il s'avance masqué sous son

* Cf. Pierre Fedida, *L'Absence,* Gallimard, 1978, p. 10.

** Jorge de Gregorio, *Présentation clinique au symposium d'échanges cliniques spontanés,* organisé par la Fondation Freudienne Internationale, Paris, 27-28-29 juin 1986.

Extrait de la publication

aspect mortifère. Faute que la place du désir ait été arrachée au terrain du besoin et située au-delà de la demande, se créa la situation « bloquée » qu'il nous a été donné d'entendre : trois ans de « renaissance », trois ans où le merveilleux s'est trouvé entretenu par l'un et l'autre partenaire, et cela au prix de ne plus pouvoir se quitter. Tout oscilla ainsi dans un balancement de haine – amour, sans que le paradoxe du désir ait trouvé pour autant à se faire reconnaître. Cela montre comment l'objectivation des discours rend évanescent *le champ du transfert,* alors même que c'est bien dans ce champ que tentent de se maintenir, de s'isoler et de s'annuler des fragments de discours amoureux. Si Rosemary H. Balsam a tenté *d'accompagner* sa patiente dans ses errances, Gregorio a occupé, quant à lui, dans la cure, une position *d'instructeur,* développant à partir de là une relation de type maître-élève dont il n'est possible de se dégager que dans la violence.

Vouloir donner la clé de toute énigme risque d'infléchir l'analyse du côté de la toute-puissance. L'effet peut certes en être une guérison symptomatique, plus proche, dans ses effets, de la suggestion que de l'analyse. Mais l'exigence de vérité nécessaire au processus analytique est bien plus proche des constructions poétiques que de structures établies au nom d'une vérité absolue. Les « patients modèles » se retrouvent en effet très vite dans une situation productrice de traumatisme dès qu'il est question de la suspension d'une séance, voire de la terminaison de l'analyse. Nous avons certainement à apprendre de l'expérience négative d'un tel type de travail avec des patients qui en arrivent à passer leur vie sur le divan, au point d'avoir dans la réalité leur vie « volée » par l'analyse et d'en arriver, dans certains cas, à être « dépossédé » de toute possibilité de création. Seule demeure alors une « rumination » qui n'a d'autre fin que de nourrir les fantasmes d'un analyste... qui finit à son tour par s'épuiser à une tâche impossible, prisonnier qu'il est devenu d'une situation duelle d'essence fondamentalement sadomasochiste. Ainsi, dans le cas évoqué, l'analysante, sous ses aspects de fragilité, apparaît comme seule maître du jeu : c'est elle la véritable éducatrice de « l'instructeur »...

Extrait de la publication

Extrait de la publication

De la passion de l'Être à la "Folie" de savoir

Freud, les Anglo-Saxons et Lacan

Qu'est-ce qui, au cours du trajet d'un analysant, *fait de lui* un analyste ? Quels sont les remaniements que rend possible une analyse et en quel sens l'expérience est-elle "didactique" ? Qu'en est-il du "travail" de l'analyste et de sa formation ? En quoi une éthique institutionnelle peut-elle éviter l'assujettissement à l'administratif ?
Revenir à ces questions cruciales suppose de rompre avec la langue morte de l'abstraction stérilisante pour réactualiser l'analyse en tant que passion de l'être et la théorie comme fiction rigoureuse laissant place à l'invention et à la création. Car si une analyse n'est pas la rencontre d'un "patient parfait" et d'un analyste-robot, c'est qu'elle met en jeu une vérité à retrouver dans la parole. A travers le symptôme, dans le jeu partagé et jusque dans l'accueil de la haine et du mensonge, une histoire peut alors se dénouer et un travail de séparation s'effectuer.
Il ne s'agit donc pas ici de promouvoir un modèle de formation mais d'interroger l'expérience vive : celle où apprendre du patient est en question, celle où l'échec même est enseignant, celle où une désidentification est déchirure de la collusion narcissique, celle aussi de la supervision dont l'axe apparaît être celui du *qui parle à qui*.
Et cela sans exclure la fantaisie – présente entre autres avec Cervantès, Hoffmann ou telle recherche d'une écriture parlante – et le témoignage direct – soit l'évocation par l'auteur de ses propres expériences de "contrôle" avec Dolto et Lacan. Et en menant confrontation et dialogue avec des intervenants dont l'appartenance institutionnelle est diversifiée.
Au terme de ce livre, une question reste ouverte : comment mettre en commun l'expérience de l'inconscient ? Après l'échec de la procédure de la passe et compte tenu des risques que représente l'intrusion de l'Institution dans la relation analytique, c'est en effet là que se joue le sort de la découverte freudienne. A chaque fois à nouveau : *le passage au psychanalyste.*

Dans leur postface Alain Vanier et Patrick Guyomard s'interrogent sur les formations de l'Institution. Ils apportent une contribution originale quant à la notion d'Institution analytique située *non seulement comme ne fondant pas l'analyste, mais encore comme ne se légitimant pas d'elle-même : d'où l'enjeu d'une interrogation sur les discours à l'œuvre dans l'institution d'analystes, avec toute l'équivoque de cette expression.*

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni
aux éditions Denoël, Paris

9 782207 234501

2.88
ISBN 2.207.23450.9

110 FF TTC

Extrait de la publication